

ÉLOGE

En Vers

DE

GRESSET,

*Qui a concouru pour le prix proposé
par l'Académie d'Amiens.*

Par M. GIROUST, Avocat au
Parlement.

Sans la vertu que vaut un grand génie?
Vertvert, Chant 3.

Prix, 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue Saint-Honoré,
à la Barrière des Sergens.

M. DCC. LXXXVI.

AVANT-PROPOS.

L'ACADÉMIE d'Amiens a proposé, il y a cinq ans, l'Eloge de Gresset; elle devoit cet honneur à un homme qui l'a autant illustrée. Elle a remis successivement le prix pendant quatre années, & elle vient d'annoncer qu'elle le retire. Ce n'est pas, sans doute, à nous à murmurer de ce parti qu'elle a jugé à propos de prendre, après avoir piqué pendant un aussi long tems l'émulation d'un grand nombre de concurrens.

Mais l'Académie avertit en même tems de prendre garde qu'un *Eloge académique n'est ni une oraison funèbre, ni un panégyrique; que tout*
a ij

iv *AVANT-PROPOS.*

ce qui est contentieux , ou purement théologique , ne peut entrer dans cet Eloge.

Sans doute on ne doit pas revêtir un Eloge académique des crêpes de l'oraison funèbre , ni chercher à inspirer la terreur par des vues profondes , & par des considérations frappantes sur notre fin dernière. Ces mouvemens sont étrangers à l'Eloge , & ce ton seroit une vraie caricature.

Un panégyrique est nécessairement froid ou fade , & ne peut intéresser. Ce ne doit pas être non plus le ton de l'Eloge. Un Eloge académique ne doit pas ressembler davantage à un plaidoyer , ni à une discussion théologique.

AVANT-PROPOS. v

Mais faut-il en conclure que lorsqu'un Académicien , avec des talens , aura montré de la religion & des mœurs , il ne faudra louer que ses talens & non ses vertus ? L'homme qui n'a que des talens , est infiniment moins intéressant que l'homme vertueux. L'Eloge manqueroit de sa base essentielle , du véritable caractère qui constitue l'Eloge , & du but qu'on doit se proposer en présentant un modèle à l'admiration publique. La vertu seule donne du prix aux talens ; sans elle les talens sont plus nuisibles qu'utiles. De cette conséquence il en résulteroit une autre ; c'est que pour entrer dans un Corps académique , il suffiroit d'avoir des talens. A Dieu ne plaise que nous prêtions jamais cette idée à aucun

vj *AVANT-PROPOS.*

Corps académique ; quelles sociétés ; bon Dieu ! que celles où , sans considérer les mœurs , les talens seuls seroient admis ! Loin de nous cette opinion condamnable contre laquelle l'Académie seroit fondée à réclamer , & qu'elle ne manqueroit pas de désavouer hautement. La bienfaisance , aidée par les lumières , n'en auroit que plus de prix & plus d'activité sans doute. Mais des Sociétés d'hommes vertueux qui se réuniroient pour le bien de l'humanité , seroient infiniment préférables à des Sociétés purement littéraires. Heureuses quand elles se distinguent par ce double titre , & quand elles réunissent , comme l'Académie d'Amiens , les lumières aux vues particulières de patriotisme , de bienfaisance & d'humanité ! Nous
aimons

AVANT-PROPOS. vii

aimons mieux renoncer à interpréter le texte de l'Académie, & avouer notre insuffisance, que de supposer dans l'esprit d'une Compagnie aussi recommandable une maxime aussi erronée.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions que nous soumettons à son propre tribunal, & dont nous la constituons juge, nous avons pensé que par ses talens & ses vertus, Gresset méritoit doublement à l'Eløge. C'est sous ce double point de vue que le Souverain lui-même l'a considéré dans les lettres de noblesse qu'il lui a plu de lui accorder; titre plus honorable & plus flatteur que ceux qu'on ne doit qu'au hasard de la naissance, ou d'une fortune qui coûte souvent bien

A

vij *AVANT-PROPOS.*

des remords. Nous avons faisi cette occasion d'embrasser la cause des mœurs souillées par la licence & le scandale : trop heureux , trop payé de notre zèle , trop fier de nos succès , si nous pouvions concourir avec le Souverain à rappeler l'amour & la pratique des mœurs , dont il fait si bien donner l'exemple ! Ne dédaignons pas de lui associer celui d'un homme célèbre dont les talens étoient encore embellis par les vertus. Séduit par un aussi rare assemblage , nous avons osé nous présenter dans la carrière en 1785 , & nous avons consacré à cet ouvrage littéraire quelques momens d'un tems que nous employons à des occupations plus graves & plus sérieuses , & que le public auroit eu le droit de réclamer. Un Eloge

AVANT-PROPOS. ix

académique est d'un genre ingrat & stérile , presque toujours monotone , rarement susceptible d'entrailles & de mouvemens. L'Eloge de Gresset sur-tout est bien plus difficile qu'un autre ; il faut s'être essayé pour en être convaincu ; ce n'est qu'en y travaillant que nous nous sommes aperçu des difficultés dont il est hérissé. On a bientôt dit d'un homme qui n'a figuré dans aucune intrigue , ni dans aucune affaire , qu'il a fait des choses charmantes , & qu'il étoit vertueux ; la vie d'un solitaire est bientôt faite. Ces difficultés ne nous ont pas rebuté , & nous ne croirons pas avoir entièrement perdu notre tems , si nous avons plaidé avec quelques succès la cause de la vertu & des mœurs. Nous sentons ce qui peut

x *AVANT-PROPOS.*

manquer à notre ouvrage ; mais nous n'avons ni le tems ni le courage d'y retoucher. Peut-être nous trouvera-t-on sauvage ; on demandera de quel siècle nous sommes : nous ne sommes certainement pas du nôtre. Oser parler publiquement de mœurs , lorsque le nom s'en perd tous les jours , & qu'il porte à peine encore à l'esprit quelque idée distincte ! quelque dégoût que cette dégradation nous cause , nous ne saurions haïr l'espèce humaine. La misantropie est une maladie de l'ame ; c'est un état pénible & contraire à la nature ; nous irions jusqu'à soutenir qu'elle est peu compatible avec l'honnêteté du cœur, si elle n'étoit souvent l'effet d'une sensibilité excessive , & si elle n'annonçoit presque toujours un déran-

AVANT-PROPOS. xj

gement dans les organes. Quels que soient les torts de nos semblables, quoi qu'ils fassent pour les aggraver, quoi qu'il en puisse coûter aux amis de l'ordre & de la vertu, quelque résolution qu'on ait prise de fuir la société, l'amour, ce sentiment inné & immortel, reprend bientôt son empire; on finit par plaindre les hommes, & l'on ne sauroit s'en venger qu'en leur faisant du bien. Heureux qui peut goûter cette délicieuse jouissance, & malheur à celui qui la néglige!

Qu'on nous pardonne cette digression : on ne nous pardonnera pas aussi facilement la liberté avec laquelle nous nous sommes permis de parler de quelques auteurs licentieux qu'on idolâtre, pestes publiques qui

A iij

xij *AVANT-PROPOS.*

pullulent à l'ombre de l'impunité ,
qu'on ne peut souffrir qu'au détri-
ment des mœurs ; qu'on devroit flé-
trir avec leurs ouvrages , & qui de-
vroient être bannis de l'Etat.





ÉLOGE

DE

GRESET.

PROPOSER l'éloge d'un homme célèbre qui fut en même tems vertueux, c'est honorer les mœurs en s'honorant soi-même. Cet hommage est bien digne de la Compagnie qui le propose : qu'il est doux de pouvoir être son interprète ; de pouvoir s'entretenir de Gresset, des talens & des vertus de cet aimable génie, au milieu de ceux qui en ont été si long-tems les témoins ! Qui le connoissoit mieux ? qui étoit plus digne de lui décerner la dernière de ses couronnes ? qu'il est satisfaisant de pouvoir

Aiv

É L O G E

remplir cet engagement sans remords,
& de n'avoir point à en rougir!

Complaisans panégyristes, insensés adulateurs, qui comptez pour rien les mœurs, & qui ne prizez que les qualités brillantes, que nous rougirions de vous imiter! Vous nous donnez ordinairement le change; vous croyez avoir tout fait pour vos prétendus héros, quand vous avez dissimulé leurs vices, & que vous les avez célébrés par leurs talens ou par leurs lumières; & vous ne songez pas que le public sensé leur arrache le masque imposteur; & que dépouillés du simulacre dont vous vous êtes plu à les parer, ils ne paroissent plus que sous l'aspect le plus hideux & le plus propre à vous faire honte à vous mêmes.

Pourquoi faut-il que les talens soient si souvent étrangers aux mœurs? par quelle fatalité, par quelle étrange contradiction l'homme instruit, l'homme qui a passé sa vie à cultiver les lettres & à chercher la sagesse, n'est-il pas

toujours en même tems vertueux ? Prétendus philosophes , faux sages , ce n'est pas à vous que nous proposons ce problème.

L'étude de la morale , cette partie de la philosophie si utile & si négligée , cette science si nécessaire , & l'unique peut-être , ne vient plus épurer & corriger les mœurs. On fait tout , excepté ce que l'on doit savoir. Sagesse & philosophie , noms sacrés & chers , quel intervalle immense vous sépare ! Pourquoi différez-vous tant dans l'acception présente ? Auguste philosophie , toi qui formas les Aristide , les Socrate , les Platon , combien tu as perdu de ta céleste origine , & que tu es différente de toi-même ! combien on t'a défigurée ! qui te reconnoîtroit aujourd'hui dans nos mœurs , dans nos cercles , dans nos livres ? A tes principes sublimes , faits pour élever l'ame & pour l'anoblir , on a substitué des principes qui te dégradent , un jargon qui te

deshonore. Plus de mœurs ; les vices sont substitués aux vertus. Voilà les traits qui ont pris la place de ceux qui te caractérisent.

Quelques êtres isolés, précieux restes d'un fatal naufrage , épars encore sur la terre , honorent l'humanité , & ont su se préserver de la contagion. C'est à l'un de ces êtres qui se survit à lui-même dans ses ouvrages , c'est à ses mânes respectées , c'est à sa cendre , hélas insensible ! que nous allons rendre un juste hommage. Puisse son exemple illustré avoir au moins quelque influence sur les mœurs , & ramener quelques âmes à la vertu !

Ce ne sont pas toujours les longs ouvrages qui immortalisent ; masses ordinairement informes & indigestes , ils ne font que déceler la sécheresse & la stérilité de leurs auteurs. On y chercheroit envain le génie , ils en font le plus souvent l'écueil & le tombeau. Les ouvrages de Gresset ne se ressentent point

de ces inconvéniens ; ceux-mêmes qu'il a faits avec plus de négligence , respirent par-tout un air libre , lui ont été dictés par le sentiment & la nature ; sont précieux par la pureté du style , par la netteté & l'élévation des idées , & suffiroient pour assurer la réputation d'un autre.

L'infortune resserre ou étouffe ordinairement le génie. Tel, que ses talens auroient rendu célèbre , meurt obscur & ignoré , parce que flétri par la misère , occupé continuellement du soin de s'en garantir , accablé du poids de son existence , obligé de lutter sans cesse contre les besoins les plus pressans , jamais son génie n'a pu prendre l'effort ni se développer. Combien de talens enfouis dans l'indigence ! Greffet sort , à cet égard , des règles communes. Ces circonstances ne purent influer sur la trempe particulière de son génie.

Elève d'une société trop fameuse , & dont il ne nous reste plus que la mé-

moire , il en devint membre , & fut préposé à l'éducation de la jeuneſſe. Le luxe & les ſuperfluités étoient bannis de cette maiſon. On y voyoit régner l'ordre le plus aſtère , la ſimplicité , la frugalité , la ſévérité ſur foi-même. On ne peut diſconvenir que cette ſociété n'ait produit de grands talens & des hommes juſtement célèbres. Greſſet habitoit ſous un toit de cette maiſon , dans le plus petit réduit , expoſé aux vents , à toutes les incommodités & à toutes les intempéries des ſaiſons , couché ſur la dure , ayant à peine les meubles ſtriçtément néceſſaires , contrarié ſans ceſſe par les ſoins les plus oppoſés à ſes goûts & à ſes penchans. Il faut voir la deſcription qu'il fait lui-même de ſa ſituation dans ſa chartreuſe. Il faut avouer que cet état étoit bien propre à reſſerrer le génie. Tout autre que Greſſet ſe ſeroit reſſenti de cet état pénible. Tout devoit contriſter une ame inquiète & prévoyante. Son imagina-

tion fait dissiper tous les nuages ; elle fait franchir tous les obstacles ; une philosophie douce & tranquille lui fait trouver le bonheur où d'autres n'auroient vu que l'infortune. Son ame paisible & pure est contente du présent & libre des soucis de l'avenir. Retiré dans sa solitude, vivant seul avec lui-même, distrait par peu d'objets, parce qu'il se trouvoit, par ses occupations, isolé au milieu même du tourbillon, Gresset étoit plus heureux peut-être alors qu'il ne le fut jamais depuis dans le sein de la gloire, de la fortune & des honneurs. C'est de là, c'est du fond de cette retraite obscure, embellie par la philosophie & l'innocence des mœurs, que sont sortis ses premiers ouvrages, fruits d'une imagination féconde, & qui annonçoient déjà les plus brillans succès.

Nous ne nous étendrons pas sur la traduction des Eglogues de Virgile : on fait combien ce modèle est inimitable, & que Gresset d'ailleurs ne vouloit que

ramener le genre pastoral , parce qu'il rapportoit tout à la nature , projet bien digne de ses mœurs. Quoiqu'il se soit éloigné de son original , cet ouvrage n'en fait pas moins honneur à sa plume , & la versification en est douce & facile.

Ses succès ont été plus marqués dans l'Ode. Les Muses éplorées regrettoient alors le cigne de la France qui vivoit loin de sa patrie. Il jouissoit déjà d'une célébrité justement acquise , & Gresset débutoit seulement dans la carrière ; mais avec quelle supériorité décidée ! quelle élévation ! quelle noblesse ! quels accens touchans & sublimes ! Quelque sujet qu'il traite , il n'est jamais inférieur à sa matière : on retrouve presque partout sa touche mâle & vigoureuse. Il avoit vraiment le génie de l'Ode , & nous ne craignons pas de dire qu'il eût excellé dans ce genre , s'il eût continué de s'y exercer. Rousseau lui-même , dont Gresset força bientôt le suffrage ,

n'a rien fait de plus touchant que l'Ode adressée à une mère sur la mort de sa fille. Il semble que Greffet y ait mis toute son ame & tout son génie; & si, comme nous le croyons, cette Ode est la seconde de celles qu'il composa, elle dût lui assurer dès-lors la réputation la mieux méritée. Il n'est pas possible de joindre plus de sensibilité avec plus de nerf & de laconisme.

L'éloge des hommes qui ont honoré l'humanité par leurs vertus ou par leurs lumières, doit être dicté par la vérité & par la justice : tout autre hommage le dégrade; c'est avec cette constante impartialité que nous jugeons Greffet.

Son discours sur l'harmonie est fait avec le plus grand soin : on y remarque une grande méthode, beaucoup de netteté & d'ordre dans les idées, une érudition vaste, une connoissance parfaite de son sujet, une discussion profonde, une abondance extraordinaire, de l'élo-

quence, du génie même ; mais soit que Gresset se soit laissé emporter par son imagination , soit que le génie de la langue latine , dans laquelle il avoit d'abord composé ce discours , n'ait pu se prêter au génie de notre langue , ce que nous croyons sans peine , nous ne pouvons nous empêcher d'y trouver des déclamations outrées , un phébus continuel , des métaphores empoulées , de l'enflure , l'étalage pompeux d'un vain luxe , enfin une manière de s'exprimer toujours guindée , toujours hors de la nature , qui en rendent la lecture pénible & fatigante. Ce discours est plutôt l'ouvrage d'un rhéteur que d'un homme de goût ; on ne peut l'y reconnoître , c'est un assemblage de beautés accumulées présentées avec de fastueuses hyperboles. Cette franchise ne paroît pas appartenir à l'éloge ; mais quel est l'homme qui se ressemble constamment à lui-même ? L'âge où l'auteur composa ce discours , fait en même tems son excuse

cuse & son apologie. Les défauts que nous observons sont compensés par les beautés qu'on y trouve ; Gresset d'ailleurs les a bien rachetés depuis. Ce qui nous étonne, c'est que cet ouvrage soit si voisin du Vertvert.

Vertvert, cet ouvrage charmant, auquel rien ne ressemble, ce chef-d'œuvre de l'imagination la plus riche, la plus brillante & la plus féconde, où règne le goût le plus exquis & le talent le plus enchanteur, Vertvert parut bientôt & étonna tout l'empire littéraire. Quelque supériorité qu'eût déjà montré Gresset, les sujets sérieux n'étoient pas ceux qui lui convenoient le plus, il ne faisoit que préluder à ce phénomène.

Il n'appartenoit qu'à lui de traiter un sujet si neuf & si simple, d'une manière aussi noble & aussi élevée, & de tirer un tel parti d'un événement si mince & en apparence si stérile. Toutes les circonstances, toutes les situations dont il a rendu compte, sont puisées dans la

nature, & son pinceau est l'expression fidelle de la vérité.

La magie du style, le charme des vers, la profusion & le laconisme, la simplicité & la sublimité, compagnes ordinaires, parce que le sublime est toujours près de la nature, l'atticisme le plus pur, caractérisent le Poëme de Vertvert. On diroit avec bien plus de raison, de ce chef-d'œuvre, ce que disoit d'Anacréon Jules Scaliger, qui trouvoit les vers du Poëte grec infiniment plus doux que le meilleur sucre des Indes. On essayeroit en vain d'en détailler les beautés, on y employeroit plus de mots que Gresset n'en a employés à le composer; elles s'y pressent en foule. Quel coloris! quelle délicatesse! quelle fraîcheur! quelle variété d'images! Rien ne coûte à Gresset. Il sème partout les fleurs, l'enjouement, les grâces. On diroit que son génie en est le maître, & qu'il les dispense à son gré & au gré de ses lecteurs. Tout ce

que décrit le Poète, on le voit, on s'y intéresse, on y prend part. Plus on lit cet ouvrage, plus on y découvre de finesse; ce qui paroît d'autant plus étrange que la finesse semble devoir être le fruit de l'expérience, & que naturellement on ne doit pas avoir une expérience consommée à vingt-cinq ans.

Vertvert n'intéresse pas moins le cœur; l'hommage qu'en fait l'auteur, est dicté par le plus pur sentiment, par la délicatesse même. L'espèce de galanterie qui y règne peut être avouée par les mœurs les plus irréprochables; car jamais Greffet n'a oublié les bienséances. L'intérêt se soutient dans tous les détails & croît sans cesse. Une sensibilité précieuse est répandue par tout: on s'attendrit sur une chimère; on le fait, on ne s'attendrit pas moins. Il est impossible de ne pas s'attacher au sort de Vertvert; son éducation, ses qualités brillantes, ses fautes même, son re-

pentir, sa mort, tout intéresse, tout rend sensible; on donneroit presque des larmes à sa cendre. Tel le père de la poésie latine nous peint la mort de l'infortunée Didon. Tel le Poète du sentiment, l'immortel Racine, en nous peignant Phèdre coupable, fait nous inspirer pour elle la pitié la plus tendre, & nous fait donner des larmes à son crime même.

Cet innocent badinage fut le signal des persécutions; quels talens en ont été exempts? Pendant que le faux zèle machinoit sourdement contre Gresset, il suivoit librement l'instinct de son génie. Il fit paroître la Chartreuse & les Ombres: s'il n'a pas mis autant de soin à composer ces deux pièces qu'il en a mis à composer Vertvert, si l'on n'y retrouve pas le même laconisme, on y reconnoît le même talent & le même caractère original, une richesse d'idées & d'expressions qui n'appartient qu'à lui, & qui distingue tous ses ou-

vrages. On y retrouve le philosophe & l'homme sensible ; il y a peint son cœur. Dans Ververt, c'est la nature embellie & parée de tous ses charmes. Dans la Chartreuse & les Ombres, & sur-tout dans la Chartreuse, c'est toujours la nature, mais dans un négligé modeste & simple, qui ne la rend pas moins belle & moins piquante. L'auteur avoit un amour de préférence pour sa Chartreuse, peut-être à cause de l'aimable abandon qui y préside, & parce que cet ouvrage lui avoit en effet moins coûté que Ververt. Cette prédilection est une espèce de bizarrerie de l'amour paternel, qu'on ne sauroit trop définir. La même délicatesse, la même fraîcheur, la même facilité règnent dans les autres ouvrages que l'auteur a fait succéder à ceux-là, tel que le Carême *in promptu*, le Lutrin vivant : on retrouve dans ce dernier sur-tout la précision qui fait un des principaux mérites de Ververt. Il falloit l'imagina-

tion de Gresset pour créer de pareilles images, & son pinceau pour les décrire. Son Epitre au Père Bougeant, dans laquelle on remarque la même fécondité, est également pleine des traits de la plus douce & de la plus aimable philosophie.

Tant de talens & de succès devoient procurer à Gresset une autre existence. Les suites des désagrémens que lui attira Vertvert, le déterminèrent à se séparer de la Société dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Il quitta ses maîtres qu'il avoit su si bien honorer : libre de prévention & de haine, & n'écoutant que la voix de la justice & de son cœur, il déposa dans le sein de l'amitié le tribut qu'il crut leur devoir. Ses adieux portent l'empreinte de la sensibilité la plus précieuse, du plus tendre attachement & de la plus vive reconnoissance.

Jeté dans le monde où sa célébrité l'avoit précédé, Gresset ne se dissimula pas les écueils qui l'environnoient. Il

les décrit d'une manière bien énergique dans l'Épître à sa Muse, ouvrage qui renferme les conseils les plus utiles, & dans lequel on reconnoît tous les traits de son pinceau.

Mais quels accens se font entendre ! quelle voix délicieuse & touchante pénétre au fond de mon cœur ! quel feu ! quels transports ! Jamais on n'entendit des accords aussi parfaits.

L'un des cignes de la France est près d'être enlevé à sa patrie ; la mort, qui ne respecte rien, a déjà levé sa faux terrible, & est prête à le moissonner. Gresset atteint d'une maladie cruelle, subit une opération douloureuse. Au bruit du danger qui le menace, une sœur sensible & compatissante est accourue du fond de sa province : au moment où ce frère expirant va porter le dernier coup à sa tendresse, il reprend un nouvel être ; son premier sentiment est pour sa sœur ; c'est un sentiment de reconnoissance. O vous qui portez une

ame brûlante, & chez qui le sentiment déborde, venez puiser, comme à leur source, les principes de cette philosophie sublime qui nous élève au-dessus de l'humanité. Quelle force ! quelle énergie ! Vous que le prestige aveugle & que l'illusion égare, apprenez vous connoître & voyez comme il savoit apprécier le néant de notre existence. Un mort sort du tombeau pour vous instruire ; il a rapporté de cette école funèbre des idées profondes & salutaires. Tout fantôme a disparu ; les cieux se sont ouverts pour lui, & l'on diroit qu'il a été puiser jusque dans le sein de l'Eternel, ces vérités frappantes qu'il vient nous retracer avec tant d'assurance. On diroit que c'est là qu'il a été se désabuser de toutes les chimères dont les mortels insensés s'enivrent. La vraie philosophie n'offrit jamais rien de plus élevé. Les cent trente-trois premiers vers de cette Epître sont un chef-d'œuvre, & nous ne craignons pas de

dire encore que si Gresset eût toujours soutenu ce ton sublime, il seroit le premier Poète de la nation.

Mais son génie avoit été jusques-là libre & indépendant ; il voulut le fixer sur des ouvrages plus sérieux.

La scène retentissoit alors des succès divers de deux célèbres tragiques. Crébillon , Voltaire avoient remplacé les Corneille & les Racine , & tâchoient d'approcher de ces maîtres. L'un avoit plus de génie que son concurrent, l'autre avoit plus d'art ; tous deux se sont couverts de gloire jusques dans la plus extrême vieillesse. Il n'étoit pas aisé de détourner l'attention au milieu de ces succès. Gresset a partagé leur gloire ; il avoit moins de rivaux dans le genre comique. Depuis Moliere à peine avoit-il paru quelques talens heureux. Gresset a enlevé également les suffrages dans ce genre. Edouard , Sidney , vous justifiez les larmes que vous avez fait répandre ; on ne peut vous lire sans en

répandre encore, & l'on se sent meilleur après vous avoir lu.

Mais le talent de Gresset est particulièrement développé dans la comédie du Méchant ; cette pièce a fixé sa réputation au rang des meilleurs comiques. Il sembloit que Moliere n'eût pas laissé beaucoup à faire après lui, & qu'il eût saisi tous les caractères. Il étoit réservé à Gresset d'en produire un qui n'eût pas encore paru sur la scène. Il semble avoir imité beaucoup d'endroits de deux chefs-d'œuvres, les Femmes savantes & le Tartuffe : s'il les a en effet imités, il l'a fait de manière à se les rendre propres ; & c'est ainsi que le génie fait se rendre imitateur. Tous les actes, toutes les scènes se lient & s'enchaînent naturellement : on n'y voit point cette maigreur affligeante qui annonce l'impuissance, & la stérilité ; l'auteur, plein de son sujet, lui a donné toute l'étendue & toute la consistance dont il étoit susceptible. Tout contribue à

rendre cette pièce immortelle , & l'un des chefs - d'œuvres de notre théâtre , les vers les plus heureux , dont quelques-uns sont dans la bouche de tout le monde ; une connoissance parfaite de la société & des mœurs , contre lesquelles Gresset s'élève avec toute l'indignation de la vertu. Depuis ce chef-d'œuvre , il ne s'est pas présenté de rivaux dans la carrière & les successeurs de Gresset , dont quelques-uns cependant se sont distingués , sont restés loin derrière lui.

Ce dernier succès fut l'époque des premiers honneurs qui vinrent s'accumuler bientôt sur sa tête. Il devint membre de l'Académie françoise , honoraire de celle de Berlin , Président perpétuel de celle d'Amiens , à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup avec M. le duc de Chaulnes ; mais ami de l'égalité , il fit le sacrifice de ce dernier titre. Le Roi lui donna des lettres de noblesse : cette faveur , l'un

des premiers bienfaits de Louis XVI, ne peut avoir un titre plus glorieux. » L'auteur, dit le Prince, s'est acquis » une célébrité d'autant mieux méritée, que la religion & la décence, » toujours respectées dans ses écrits, » n'y ont jamais reçu la moindre atteinte ». Voilà notre texte. Gresset fut encore chargé d'un travail particulier qui lui valut une pension. Le Roi le fit ensuite Ecuyer, Chevalier de son Ordre, & historiographe de l'Ordre de Saint-Lazare. Enfin il fut comblé de faveurs, qui annoncent la justice du Prince, & son amour pour le vrai mérite & pour les mœurs.

Le mérite littéraire n'étoit pas en effet le seul mérite de Gresset. Que sont les talens sans la vertu ? D'autant plus propres à corrompre le cœur, ils deviennent la ruine des mœurs & le fléau des empires. Les vertus d'un homme célèbre servent d'exemple aux autres hommes : c'est le fanal qui les éclaire ;

c'est la bouffole qui les dirige ; ses vices font le prestige qui les égare. O Mœurs ! foutien des trônes, mœurs si peu respectées & si dignes de l'être, combien on vous avilit, & que vous avez peu de sectateurs ! Rome cependant, Athènes, Lacédémone, je vous prends à témoins, villes jadis si célèbres, vous n'avez fleuri que par le maintien des mœurs ; & c'est leur décadence qui a entraîné la vôtre. Ecrivains scandaleux, c'est vous surtout qui en avez avancé la ruine. Plus redoutables pour elles que les fléaux les plus destructeurs ne le sont pour l'humanité, quels ravages n'ont pas produit vos funestes écrits ! quels ravages affreux ne produisent-ils pas encore ! Un désordre général, une licence effrénée, l'irréligion, l'athéisme, l'abnégation de toute pudeur ; voilà le fruit de vos leçons ; voilà votre ouvrage. Le vice effronté triomphe avec scandale, & il ose paroître dans toute sa difformité jusques sur la scène. Quel spec-

tacle odieux ! La dépravation a gagné tous les états , toutes les classes ; à peine quelques êtres heureux ont su s'en garantir. Nous pourrions citer plus d'un exemple fameux de ces écrivains corrupteurs. Trop célèbre Arrouet ! toi qu'un fol enthousiasme encensa pendant ta vie , mais qu'une opinion plus réfléchie fait apprécier après ta mort ; toi dont l'ascendant eut tant d'influence sur ton siècle , & influera long-tems peut-être sur les siècles à venir , combien tu as précipité la perte des mœurs ! combien ! tu l'aurois encore accrûe , si tu n'avois été balancé par un génie plus puissant que toi , par un philosophe sensible , l'honneur & le bienfaiteur de l'humanité par ses écrits ! Quel abus tu as fait de tes talens ! Gardons-nous de les envier à ce prix. Une seule science est nécessaire : c'est la science de la morale , toutes les autres ne sont rien près de celle-là ; & sans avoir besoin de puiser dans une école plus sublime ,

Socrate, ce sage de l'antiquité, qu'un bel esprit du quatorzième siècle (1) avoit peine à ne pas invoquer comme un saint, Socrate dont on ne se rappelle le nom, après plus de deux mille ans, que pour honorer sa mémoire, & pour la honte de l'aréopage; Socrate enfin que la ténébreuse calomnie n'a osé attaquer que plusieurs siècles après sa mort, & qu'elle avoit respecté de son vivant, mais que venge & justifie pleinement le suffrage unanime de ses plus illustres contemporains; Socrate qu'il suffisoit de nommer, enclin par la nature à la colère, à l'ivrognerie & à la débauche, devenu par l'étude de la morale patient, sobre, chaste, modéré, offre dans sa vie & dans sa mort le plus bel exemple, & le traité de morale le plus accompli.

Ecrivains célèbres de l'antiquité, qui

(1) *Vix mihi tempero quin dicam, Sancte Socrates, ora pro nobis, Erasme.*

contrastez si singulièrement avec ce modèle, & auxquels on a si souvent & si légèrement comparé Gresset, on n'a pas senti que les mœurs influoient sur la manière d'écrire & sur le langage, comme elles influent sur les modes & sur les vêtements. Ecrivains ciniques, vos productions molles & efféminées portent l'empreinte de votre ame & de vos foiblesses ; pouvez-vous soutenir le parallèle ? Anacréon, Sapho, qu'avez-vous fait pour les mœurs ? Vous n'avez conspiré que pour les détruire. Impudique Sapho, ton nom seul fait horreur, & les indignes honneurs qu'on t'a rendus, font l'opprobre des habitans de Mitilène. Quelle opinion avoir en effet d'un peuple qui a tellement perdu le respect des mœurs, qu'il traite à l'égal d'une souveraine la plus débordée des femmes, en faisant graver sur ses monnoies son image scandaleuse ? Tirons le voile sur l'excès de tes dissolutions, de crainte de souiller nous-mêmes les

mœurs

mœurs en voulant les défendre. Dissolu Anacréon , digne pendant de Sapho , je fais qu'une longue prescription t'assure une espèce de culte ; qu'une idolâtrie littéraire te défend & t'environne , qu'on prostitue l'encens à ton idole. Je vais presque passer pour un sacrilège & pour un profanateur : je le fais ; mais dût retomber sur ma tête toute la haine de tes adorateurs , j'oserai renverser l'autel que t'a élevé la prostitution ; j'oserai briser ta statue & t'ensevelir sous ses débris ; j'oserai couvrir de souillures l'hommage de plus de trente siècles. Ridicule vieillard , le moindre de tes vices fut d'avoir poussé le scandale jusques dans l'âge de la décrépitude. Encore si tu t'étois contenté de sacrifier à l'infâme déesse , & de paroître en cheveux blancs dans son temple ; si tu t'étois borné à ce culte efféminé que les mœurs de ton tems avoient établi , & que le délire avoit accrédié , tu ne serois que trop coupable sans

doute ; parce que le sage ne se laisse point entraîner par le torrent : mais la nature au moins ne défavouoit point ces mœurs ; tu trouverois en quelque sorte ton excuse dans ces mœurs mêmes , contre lesquelles cependant la voix de la philosophie ne devoit cesser de se faire entendre. Mais ce qui t'enlève toute excuse & toute espèce de justification , ce qui te laisse sans ressource , ce qui te dévoue à l'anathème , ce qui te mérite l'aversion & la proscription de tous les siècles , c'est que tu renchérissois sur ces mœurs ; c'est que , semblable à Sapho , tes infâmes amours outrageoient & contristoient la nature ; c'est que tu faisois gloire de publier toi-même tes débauches , & de te proposer pour exemple. Couple perfide , le feu seul devoit venger les mœurs ; il falloit vous ériger un bucher & non pas une statue. L'ivrognerie , la luxure , les plus punissables excès ; voilà ce qui distinguoit vos principes , vos écrits , votre

conduite ; vous en donniez des leçons & les mettiez en pratique. Athènes , ville fameuse , le centre des sciences & des arts , que tu justifiois bien ce que disoit de toi l'orateur Romain , qu'il n'y avoit point de peuple qui connût mieux les règles de la justice & de la raison ; mais que tu les pratiquois mal , & ne voulois point t'en servir ! La mort d'un Socrate , & des statues érigées à Anacréon & à Sapho ! quelle honte pour toi ! Tu fais mourir un sage , l'honneur & l'ornement de son pays , & tu élèves des monumens publics à la plus horrible prostitution & à la plus infâme débauche ! Cette dégradation annonçoit ta ruine. Faut-il s'étonner que tu sois devenue le théâtre des révolutions & la proie des tyrans ! Toutes dures qu'étoient les loix de Dracon , tu en justifiois la févérité , tes mœurs la nécessitoient.

Que renferment donc de si précieux & de si rares ces ouvrages si vantés ? des hymnes à l'amour. Tout roule sur

ce sujet unique, & qui est traité de la manière la plus obscène. L'amour ! Écrivains lubriques, dignes de mépris & de haine ! Il leur sied bien de profaner ce nom ! Ils connoissoient l'empire de ces passions fougueuses dont les accès nous dégradent, qui avilissent notre être, qui nous ravalent au-dessous des bêtes. voilà quels étoient leurs délices ; voilà le digne objet de leurs transports ; c'est à leurs sens qu'ils sacrifioient. Mais l'amour ! ce sentiment noble & sublime, qui n'exista jamais sans vertu, & dont la vertu même est la base, qu'ont fait gloire de mépriser de prétendus héros qui n'étoient que barbares, & qui méconnoissoient la nature, cet amour pur, la source de toute énergie, étoient-ils faits pour le connoître ? pouvoit-il approcher de leur cœur ? Ils ne connoissoient que l'abus de leurs facultés.

Catulle, Propertius, Tibulle, écrivains d'un autre ordre, si goûtés, & si peu

dignes de l'être , tant d'autres que nous pourrions nommer encore , vous n'êtes pas moins coupables envers les mœurs. La pudeur ne peut supporter votre lecture ; vous érigez par tout le cynisme en principe ; vous vous glorifiez de l'adultère ; vous ne parlez que de vos fâles débauches. Que m'importent vos Lesbies & vos indignes maîtresses ! que m'importe que vous cherchiez à noyer dans le vin leurs infidélités ? qu'aviez-vous besoin de révéler votre honte ? En publiant vos écrits pervers , n'avez-vous pas craint de soulever contre vous l'indignation publique , & d'armer le glaive vengeur ? Auriez-vous été soufferts dans les beaux jours de Rome ?

Combien les mœurs de Greffet contrastent avec les vôtres ! Ses productions mâles & douces en même tems , portent l'empreinte de son cœur & de l'aimable philosophie qui caractérisoit cet homme vertueux. Dans ses Eglogues , il prend soin de sauver le scandale des mœurs

dépravées du siècle d'Auguste, aussi corrompu que le nôtre. Dans ses Odes, il tonne contre les vices, & il célèbre l'amour de la religion, de la patrie & du Souverain. Vertvert est un traité de morale, mais de la morale la plus saine & la plus pure; par tout le meilleur ton, le ton de la plus tendre sensibilité; pas un mot dont la pudeur puisse s'offenser; point de tableaux qui souillent l'imagination, ou qui blessent les chastes regards. A côté de la gaieté la plus folâtre, on recueille un trait philosophique: par tout l'enjouement s'y peint d'une manière si décente & si naïve; les plaisanteries y sont tellement innocentes, qu'elles arracheroient le rire à la vertu la plus austère. Amour vertueux, douce & tendre amitié, charme inexprimable de la reconnoissance, délicieux sentimens, vous êtes les objets de ses élans & de ses transports. En célébrant l'harmonie, Gresset ne veut que l'employer au profit de la vertu. Dans

Edouard, dans Sidney, le triomphe de l'amitié, l'immortalité de l'ame, ce dogme si pur qui fait le désespoir du méchant & la consolation de l'homme juste, le véritable héroïsme; l'horreur du suicide qu'il combat avec les armes les plus victorieuses, voilà les principes qu'il établit. C'est à ces traits touchans qu'il faut le reconnoître; mais c'est sur-tout dans la comédie du Méchant que Gresset à recueilli tous ses efforts; qu'il a rassemblé toutes ses forces pour peindre le vice & pour en inspirer l'horreur.

Cet écrivain vertueux a cependant eu des remords. Des remords! ils ne semblent faits que pour les coupables. La vertu a aussi les siens; Gresset s'est repenti d'avoir travaillé pour le théâtre, & d'avoir répandu trop de gaieté dans ses ouvrages. Il a consigné ses regrets dans une lettre vraiment touchante, qui fait également honneur à son esprit, à son extrême délicatesse & à son cœur,

& qui porte le caractère de la conviction. On pourroit dire que cette lettre est le délire de la vertu ; elle contient son abjuration publique ; elle annonce le sacrifice de quelques autres ouvrages que sa sévérité lui faisoit condamner comme trop licencieux.

Et qu'on ne croye pas que cette abjuration n'étoit que feinte & que ces sacrifices n'étoient qu'apparens. Les ouvrages qu'il annonce avoir supprimés , n'ont pas revu le jour ; & l'on peut juger de sa bonne-foi & de sa sincérité par le trait dont nous allons rendre compte.

Il avoit ajouté deux nouveaux chants au Verrvert , intitulés l'Ouvroir ; ils étoient dignes de l'ouvrage pour lequel ils étoient destinés. M. de la Motte , alors Evêque d'Amiens , en avoit entendu plusieurs fois la lecture ; & ce prélat dont on connoissoit le goût en littérature , avoit payé à Gresset le juste tribut de ses applaudissemens & de son

suffrage. On fait tout l'amour paternel que les auteurs ont ordinairement pour leurs écrits , & avec quelle foiblesse ils les idolâtrèrent. Cet amour est bien pardonnable , & il l'étoit sur-tout dans Greffet. Le prélat étoit son oracle; consulté par l'auteur s'il pouvoit livrer ces deux nouveaux chants à l'impression , l'oracle trop austère l'effraya sur l'espèce de scandale que ce badinage pourroit causer encore. Cette opinion étoit extrême , sans doute ; mais elle prévalut : elle décida du sort de l'ouvrage. Le fils docile soucrivit sans peine à l'avis d'un père respecté ; le sacrifice fut fait sur le champ & sans hésiter ; il fut entier & sans réserve. On n'a trouvé dans ses papiers aucune trace de cet ouvrage charmant que les gens de goût regrettent vivement d'avoir perdu , & qui n'existe plus que dans la mémoire de quelques amis de Greffet , trop scrupuleux pour ne pas respecter ses intentions.

Telle étoit la docilité de celui dont nous voudrions pouvoir honorer dignement la cendre ; nous déposerons du moins sur sa tombe les regrets de notre impuissance. Vrai phénomène, enfant gâté de la nature, soit qu'elle se fût épuisée de bonne heure ; soit qu'il crût, comme il l'annonce lui-même, qu'on ne peut plus rimer sans folie à trente ans ; soit que son génie libre aimât mieux suivre le penchant naturel qu'il avoit pour l'indépendance ; soit enfin, comme il l'annonce encore, qu'il voulût réaliser déjà les intentions qu'il a manifestées dans la suite, il ne parut de lui rien de remarquable depuis la comédie du Méchant, si ce n'est quelques discours estimables, & quelques pièces de vers qui se ressentent du talent aimable qui embellit ses autres ouvrages. On a trouvé dans ses papiers quelques autres écrits, dont sans doute on fera part au public. Modeste dans ses succès, peu jaloux des nouveaux lau-

riers dont il auroit pu se couvrir, il a abandonné la carrière, lorsqu'il auroit pu la fournir encore long-tems. Confiné dans sa ville natale, il y avoit contracté les plus doux nœuds; là, retiré du tourbillon, heureux de son attachement, libre de soins importuns, rassasié de cette vaine fumée dont on aime tant à se repaître, de cette ombre qui passe, & qu'il avoit su si bien apprécier; cher à ses compatriotes, honoré de l'estime publique, il jouissoit de lui-même & du fruit de ses travaux dans la paix de l'ame & dans la sécurité de la conscience. Que lui falloit-il de plus pour le bonheur? Il étoit doux, humain, bienfaisant. C'est lui qui a enrichi la langue du mot de *bienfaisance*; & c'étoit le mot de son cœur. On doit lui savoir d'autant plus de gré de ses bienfaits, qu'il n'avoit pas toujours été dans l'aisance, & qu'il connoissoit le prix de l'argent. Il étoit juste, même envers ses détracteurs; il ignoroit l'envie, & il abhorroit le fiel & la

fatyre. Il avouoit cependant qu'il avoit été enclin à l'épigramme : cette disposition lui étoit commune avec M. de la Motte ; mais il avoit su , comme le prélat , rectifier cette inclination vicieuse. Il n'avoit jamais été agité de ces passions violentes qui font souvent le malheur de notre existence , & qui nous jettent loin de nous ; jamais ces passions n'ont obscurci ses idées , ni troublé son jugement. Son imagination étoit toujours libre , toujours calme & riante : quand sa mauvaise santé n'altéroit pas la sérénité de son ame , il répandoit toutes sortes d'agrémens dans la société ; il avoit un fond presque inépuisable de contes que ses amis regrettent beaucoup qu'il n'ait pas fait imprimer ; sa manière de raconter les rendoit encore plus piquans. Il avoit aussi une manière de lire ses ouvrages qui leur donnoit un charme inexprimable. Il voyoit en beau la nature agréable ou sentimentale ; mais il ne la voyoit que

momentanément ; comme il la peignoit alors ! quelle énergie ! quelles expressions ! quelles images ! Dans ces momens , il favoit emprunter le pinceau de Racine & son talent enchanteur. Il a employé le plus souvent le sel & l'enjouement de la Fontaine ; mais avec beaucoup plus de décence & de respect pour les mœurs , & sans cesser d'être lui-même. Il étoit sensible , mais il n'avoit pas cette sensibilité profonde qui constituoit Racine. Ces trois hommes célèbres ont fini de la même manière , & font honte à l'impiété : Racine & Gresset , sans avoir jamais rien écrit contre la religion ni contre les mœurs , ont abjuré le talent qui les avoit entraînés dans la carrière ; on fait quelle a été la fin de la Fontaine (1) .

Gresset étoit singulièrement attaché à sa langue ; on ne peut douter qu'il

(1) Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice. . .

Poème de la religion.

ne l'eût transmise plus correcte & plus pure, si ce n'étoit la langue des Fénelon, des Pascal, des Bossuet, des Racine, des Buffon. Le persifflage qui commençoit à s'introduire dans ses dernières années, dont il redoutoit avec raison les progrès, & qui altéroit la pureté du langage, lui caufoit un véritable chagrin. Son discours sur le néologisme des mots en est une preuve : il y a déposé ses protestations ; on ne peut disconvenir que cet ouvrage ne contienne les meilleures intentions, les vues les plus saines & les plus utiles ; qu'il ne caractérise un judicieux observateur, & un gardien vigilant du dépôt de la langue qui lui étoit confié. Il tient à cette espèce d'inquisition philosophique qui lui a fait porter le flambeau de ses recherches & de ses plus scrupuleuses observations jusques dans les secrets de la société. Ce sont les résultats de ces observations intéressantes & précieuses qu'il a consigné principalement dans sa comédie

du Méchant, & qu'il a développés avec tant d'avantages. Il vouloit esquiffer dans son discours sur le néologisme un genre particulier des ridicules qu'il avoit faisis : nous désirerions qu'il eût traité ce sujet avec plus de dignité & d'élévation, & qu'il eût pris un ton plus sérieux, & ce ton qu'il a su si bien prendre dans la comédie du Méchant ; mais ce discours n'en est pas moins une censure juste & bien fondée d'un abus dont il sentoit toute l'importance.

Vous, dont il partagea les travaux, & dont il concourut à former l'aréopage, élevez un monument public à sa gloire ; honorez cet homme qui sut si bien honorer sa patrie ; ceignez sa tête d'une couronne de myrthe & de rose ; qu'on lise pour toute inscription, au bas de sa statue : *ce Poëte charmant étoit aussi vertueux*. Qu'en contemplant son image, on voye la vertu respirer dans ses traits ; que cette idée ne fasse qu'acquérir de la consistance quand la

postérité lira ses écrits; proposez-le pour modèle aux siècles à venir & aux lettres. C'est ainsi qu'elles peuvent contribuer à la perfection des mœurs & en perpétuer le triomphe. Que tous nos efforts tendent à ce but unique de les maintenir; faisons-les respecter, en les respectant nous-mêmes; puissions-nous les ramener, par notre exemple, à leur pureté, comme Gresset vouloit y ramener le langage; protestons, comme lui, de tout notre pouvoir, & dans toutes les occasions, contre le scandale. Que du moins on ne puisse pas nous opposer notre silence; & si nous ne pouvons atteindre à l'espèce de célébrité que donnent les talens, tâchons du moins de laisser après nous le souvenir de quelques vertus. 2.

F I N.